

Enquête 2 : La vie humaine a-t-elle un sens ?

COURS n°4 : ce qui donne un sens à la vie, c'est la recherche du bonheur

Dans le cours précédent nous avons découvert la destination morale de l'être humain, la grandeur de notre humanité serait, selon Kant, dans notre capacité à mettre de côté notre propre existence, et à agir en fonction de l'universel.

Or sur ce point il y a en fait un intense débat parmi les philosophes. Tous ne sont pas d'accord avec Kant pour affirmer que notre nature humaine est avant tout celle d'un animal raisonnable voué à s'ouvrir à la considération de l'universel, et à faire passer avant toute chose la loi morale.

Nous allons donc dans ce cours parcourir différentes philosophies, qui exposent différentes manières de voir la vie humaine parce qu'elles voient la nature de l'homme de façon très différente. Nous découvrons ainsi les conceptions du bonheur qui en découlent.

1./ la destination de l'homme c'est d'assumer sa nature rationnelle

Kant fait donc partie des philosophes, très nombreux, qui pensent que l'être humain n'est pas son corps. Il est avant tout esprit, être rationnel, et s'il ne voit pas cela, il se laissera séduire par les désirs du corps, et il chutera. Il perdra le chemin de sa destination véritable, et il se pervertira. Dans cette vision de la vie humaine, vivre est donc un combat spirituel. Un combat contre la passion, contre l'intempérance, contre la tentation. Nous allons commencer par explorer les racines de cette vision de l'homme, puis nous reviendrons sur l'analyse qu'en fait Kant.

A) L'opposition platonicienne de l'esprit et du corps

Selon **Platon**, la plupart des hommes commettent une terrible erreur : ils s'aveuglent sur leur véritable nature. Ils affirment que le cœur de notre être est le désir. Mais le désir n'est pas le principe. Selon Platon, la nature humaine est avant tout spirituelle, comme le dit aussi Marc Aurèle. Je ne suis pas mon corps. Je suis une âme, immortelle et immatérielle, qui habite ce corps. Ainsi mon âme contient-elle trois grandes facultés :

- la pensée rationnelle (le « NOUS » en grec) : je suis capable de réfléchir et de connaître.
- la volonté (le « THUMOS » en grec) : j'ai la capacité, contrairement aux animaux, de manifester ma volonté, de choisir, de décider, de m'engager.
- le désir (l'EPITHUMIA en grec) : je ressens des passions, parce que je suis intimement lié à mon corps.

Et Platon compare ces trois facultés à un char à deux chevaux conduit par un cocher. Le cocher, c'est le NOUS, et les deux chevaux, THUMOS et EPITHUMIA. La grande erreur de la plupart des hommes, c'est de laisser l'un des deux chevaux, le désir, prendre la route qu'il veut. Mais ce cheval là, il ne veut que ce que le corps veut. Donc la situation est terrible : l'âme s'abandonne, soumet son intelligence et sa volonté au corps. Cela ne peut mener au bonheur, parce que cela ne correspond pas à notre nature. Dans la nature humaine, l'esprit est intelligence, raison, et il doit commander au corps. Dans le cas contraire, on tombe dans le **vice**, une voie qui nous éloigne de notre nature véritable. On devient étranger à soi-même.

En résumé, chez le plus grand nombre des hommes, c'est le **corps qui est notre nature**, et l'intelligence et la volonté ne sont que des instruments au service de l'élan vital du corps, alors que pour Platon, chez l'homme véritable, c'est **l'âme** qui est notre nature, et c'est le corps qui est un

instrument au service de l'âme.

B) éloge de la tempérance : ne surtout pas faire du plaisir le bien le plus haut (Platon, Marc Aurèle, Épicure)

La place du plaisir dans la recherche du bonheur est redéfinie par **Marc Aurèle**. La recherche du plaisir n'est pas la voie qui nous mènera au bien le plus haut, parce que le plaisir est attaché au corps, alors que notre être est spirituel, âme.

Alors quoi, faut-il fuir le plaisir ? Non, il faut juste ne pas le placer au pinacle. Le plaisir est utile, au même titre que la douleur. La douleur nous avertit d'un trouble dans le corps, et le plaisir est ressenti lorsqu'un besoin du corps est satisfait. Acceptons les plaisirs qui accompagnent le bon entretien de cet instrument qu'est le corps, mais n'allons jamais au-delà. C'est ce que signifie la vertu de **tempérance**.

Dans la comparaison avec les tonneaux, Platon veut nous faire comprendre pourquoi et comment la recherche du plaisir pour lui-même, qu'on appelle aussi l'**hédonisme**, est un chemin de vice. Le corps doit être garder en santé. Que tous les plaisirs qui correspondent à la santé du corps soient acceptés. Mais que tous les plaisirs qui consistent à titiller le corps au-delà du nécessaire soient proscrits.

Ainsi **Épicure** nous invite à faire la différence entre les **biens naturels et nécessaires**, les biens naturels et non nécessaires, les biens non naturels et non nécessaires.

1. Les premiers sont ceux qui sont indispensables à la vie. Ceux sans lesquels notre « être » ne peut pas persévéérer dans sa voie, ne peut pas accomplir sa nature.
2. Les seconds sont les mêmes biens, mais pris en **excès**, par goût hédoniste du plaisir pour le plaisir.
3. Les troisièmes, sont des biens tout simplement **toxiques** pour le corps et l'âme. Le plaisir qu'ils apportent se paye d'une intoxication du corps. On en trouve un exemple dans les drogues comme la cocaïne, ou l'héroïne.

Toutes ces philosophies sont donc, si on les rapporte à notre époque, des critiques très solides de toute société de **consommation**. La consommation ne peut pas être un but, ce serait complètement vicieux, car on mettrait le corps au sommet, et l'âme au service du corps, alors que la nature humaine correspond à l'inverse.

C) le Souverain Bien des philosophes : l'amour de la sagesse

(textes : [Sénèque - s'occuper de son âme](#))

La grande voie consiste donc, comme l'affirment Sénèque et Marc Aurèle, à ne pas se livrer aux passions corporelles, mais à cultiver son âme. La plupart des hommes sont incapables de s'ouvrir à leur nature et leur destination spirituelle. Des hommes comme Calliclès sont des inconscients, des enfants dans des corps d'adultes, qui se livrent à la folie de leurs passions parce qu'ils ignorent leur vraie nature, spirituelle. Ici on peut se rappeler de l'**allégorie de la grotte** de Platon. L'âme de Calliclès reste enchaînée au corps, elle est incapable de se libérer et de progresser vers la vraie lumière.

(texte : [Bhagavad Gita - se libérer de l'ego et s'établir dans l'universel](#))

Cette idée que le bonheur se trouve dans la sagesse on la retrouve autant dans l'Orient que dans l'Occident. Ainsi on peut comparer le texte de la Bhagavad Gita indienne au texte de **Descartes** sur les **grandes âmes** et les **âmes basses** ([voir le cours n°1](#)). À chaque fois on trouvera l'idée que l'attachement à mon corps, à mon Moi, à ma vie particulière, est le grand piège, et que au contraire le vrai chemin d'humanité se trouve du côté de l'universel, la capacité d'aimer non pas charnellement, mais spirituellement.

D) le rapport entre morale et bonheur chez Kant

Kant est très proche de tout ce que nous venons de lire. Il parle lui aussi de la dualité qu'il y a dans l'homme, qui est écartelé entre deux principes :

- le mauvais principe, par lequel il a tendance à écouter d'abord ses désirs, à se laisser enfermer dans sa recherche égoïste du bonheur personnel. Alors il n'est qu'un animal désirant.
- le bon principe, par lequel il écoute sa raison, pense en fonction de l'universel et agit toujours moralement. Alors il est un véritable animal rationnel.

Mais il s'oppose à Platon, Epicure, Marc Aurèle, Sénèque, en un mot à tous les sages antiques sur un point :

il pense que nous sommes incapables de parvenir à être sages.

Pour lui le combat spirituel entre la raison et le désir n'est jamais définitivement gagné. Kant est chrétien. Il pense que l'être humain ne peut pas à lui devenir un **saint**, c'est à dire agir parfaitement moralement. La raison ne saurait nous sauver, et nous permettre d'actualiser pleinement notre nature. Seule la **foi religieuse** le peut. Ainsi pour **Kant** le dépassement de l'égo est impossible en cette vie. Je ne peux pas vouloir l'universel directement et simplement parce qu'en l'homme la sensibilité parle toujours avant la raison. C'est ainsi qu'il interprète le mythe du **péché originel**. Si l'homme est pécheur, s'il lui est impossible d'être parfaitement bon, c'est parce qu'en lui le désir parle toujours avant la raison, la chair avant l'esprit. Par conséquent la vie juste ne peut être une vie bonne. Toute existence humaine juste est un combat spirituel qui ne peut jamais être définitivement gagné. Je dois sans cesse faire effort sur moi-même pour qu'en moi le devoir parle avant la sensibilité. Il m'est impossible de m'établir définitivement dans l'universel. Il y a en l'homme une **finitude** qui lui interdit de trouver son bonheur dans l'exercice de son devoir. Autrement dit, il n'y a pas d'âme parfaitement grande, au contraire tout homme garde en lui la bassesse d'être d'abord tourné vers le sensible. Et Kant cite l'Epître aux Romains de Paul : « *il n'est pas un juste, pas même un seul* ».

C'est pourquoi selon Kant nous devons croire. Nous devons croire qu'il y a un Dieu, qu'il est bon, miséricordieux, et qu'il prolongera cette vie de lutte d'une vie future où nous serons libérés du péché. En attendant, il n'est pas question de chercher à être heureux. Nous devons faire passer le bien, l'universel, le respect des autres toujours AVANT notre désir d'être heureux et nos stratégies pour le devenir.

2./ La nature égocentrique de l'être humain : la liberté d'être soi est le souverain bien

Nous allons prendre le complet contrepied de notre première thèse. Platon, Marc Aurèle, Sénèque, Kant, affirment que l'être humain est d'abord esprit, que sa nature est spirituelle. Avec Calliclès et Nietzsche, nous allons découvrir deux penseurs qui affirment que tout cela, c'est du vent. L'être humain est un animal. Sa nature, c'est celle de l'animal qui veut sa propre satisfaction, et l'expansion de sa puissance.

A) Calliclès, Thrasymaque : la nature tyrannique de l'humain

1- l'anneau de Gygès

(Lire le texte : TXT, [Platon – l'anneau de Gygès](#))

Ce mythe de Gygès, plus exactement, mythe de l'ancêtre de Gygès le Lydien, mais que par commodité on se rappelle sous le nom de « mythe de Gygès » raconte une histoire très simple : un homme simple et humble va devenir brusquement un conquérant assoiffé de pouvoir suite à sa découverte d'un anneau d'invisibilité. Ce mythe joue ici le rôle d'une histoire exemplaire, une histoire particulière, mais qui a une conséquence universelle. Gygès, c'est vous et c'est moi, c'est

tout un chacun. Il y aurait au fond de tout être humain, et donc au fond de la nature humaine, un **appétit de pouvoir** sans limite. Ainsi la figure qui correspond le mieux à la nature humaine serait-elle celle du **tyran**. Nous sommes naturellement centrés sur nous-mêmes, la réussite de notre vie. Cet **égoцentrisme** est notre véritable essence.

2- Calliclès : le désir tyrannique, voilà notre nature

Lire le texte ([TXT Platon - tirade de Callicles](#))

Dans le Gorgias, Calliclès va donner une formulation philosophique plus précise de cet égoцentrisme. Il affirme que ce qui est premier chez chacun ce sont « **ses passions** », c'est-à-dire le désir. Et la conscience réfléchie, l'intelligence, n'est, comme la volonté, que l'instrument de nos passions. Selon Calliclès, ceci est tellement vrai que nul ne fait exception. Tout homme est dominé par ses passions. Prenons des exemples :

- tous les conquérants : par exemple Napoléon, qui met toute son intelligence et sa volonté à conquérir l'Europe, c'est-à-dire à s'efforcer de devenir le maître du monde. On peut aussi penser à la multitude des hommes d'État qui une fois au pouvoir font tout pour s'y maintenir, quitte à faire basculer leur régime dans la dictature. (par exemple Xi Jin Ping, Evo Morales, Fidel Castro, ou dernièrement la tentative de Donald Trump de faire pression sur l'Ukraine pour qu'elle l'aide à discréditer un de ses adversaires à la présidentielle).
- tous les artistes (Van Gogh est un très bon exemple : sa passion de peindre est si forte qu'il lui sacrifie tout le reste de sa vie. Il va vivre une vie de pauvreté et de solitude pour assouvir son désir créateur. Autre exemple : James Cameron, lorsqu'il réalise Titanic, produit un film tellement couteux qu'il risque sa propre faillite financière).
- tous les aventuriers (Christophe Colomb qui se lance vers l'inconnu parce qu'il pense pouvoir rallier l'Inde plus vite en traversant l'Atlantique. Pizzaro qui se rend maître du Pérou avec 100 hommes alors qu'il y a des dizaines de milliers de soldats de l'Inca contre lui.)

3- les hommes qui aiment la justice ? Ils mentent, ils ont juste peur d'assumer leur vraie nature. C'est tout.

Mais on pourrait lui répondre que la plupart des gens ne fonctionnent pas ainsi. L'immense majorité se laisse limiter par les lois, et n'ose pas, comme le dit Calliclès, affirmer ainsi sa liberté naturelle. Sa réponse est la suivante : dans le fond ces hommes là aussi sont déterminés par leurs passions. Simplement ils sont des natures faibles, de sorte que la passion qui domine en eux est la peur. Plutôt que d'affirmer leurs désirs, ce qui implique risque et danger, ils préfèrent se cacher derrière les lois communes, qui les protégeront. C'est pour cela que le mythe de Gyges joue un si grand rôle dans la démonstration : si on accorde l'impunité à un homme, si on lui enlève des raisons d'avoir peur, alors il montrera la même nature conquérante et égoцentrique que les puissants.

B) Nietzsche : les hommes de proie, maîtres d'eux-mêmes et du monde

(lire le texte : [TXT Nietzsche – la bête de proie](#))

Nietzsche est essentiel car il va permettre de comprendre la grandeur de l'affirmation centrale des sophistes. Il n'y a pas de nature, pas de réalité, « *l'homme est la mesure de toutes choses* ». Il faut prendre au sérieux les Sophistes comme Thrasymaque, ou leurs partisans, comme Calliclès. Le sophiste affirme qu'il n'existe rien de naturel en nous, que tout est choix, tout est création.

Pour comprendre cela, Nietzsche va créer un concept, le concept de **volonté de puissance**, qui est proche de celui de **conatus**. Mais là où Spinoza disait que nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour « *persévéurer dans notre être* », Nietzsche affirme que nous sommes en fait habités par un désir de **puissance**, un désir non pas de nous maintenir, mais de nous augmenter, non pas de rester ce que nous sommes, mais de croître et de franchir sans cesse de nouveaux paliers de développement. Notre nature, c'est cette liberté de désirer sans limite.

Nietzsche nous permet de comprendre de façon originale la distinction de classe : d'un côté

les dominants, qui soumettent la masse des plus faibles à leur volonté, et, au final, à leurs désirs, et de l'autre, la masse apeurée et dominée. Mais Nietzsche lui-même l'affirme : cette mentalité de conquérant sanguinaire, sans foi ni loi, ne peut durer qu'un temps. Pour que l'humain perdure, il a besoin d'organisation sociale. La nature conquérante, « bête de proie », doit, si elle veut pérenniser son pouvoir, se transformer en « **aristocratie** ». La passion première de domination devient alors « **passion de la distance** », passion qui sépare les dominants des dominés. Finalement on retrouve là la dynamique du **désir mimétique**.

Le sens de la vie n'est plus alors simplement de jouir. Pour Nietzsche, l'expression « avoir de grandes passions » prend un tout autre sens. Il s'agit de se faire être. Les grands hommes, ce sont ceux qui choisissent l'effort, la discipline, pour se donner une forme. L'être humain est en quelque sorte son propre Dieu. Le **souverain bien**, c'est l'auto-création, l'auto-institution de l'homme par l'homme.

Et Nietzsche retrouve donc aussi la critique que Calliclès fait du peuple petit et médiocre, qui coule son existence dans les formes sociales qu'on a préparées pour lui, son « **statut social** ».

C) Norbert Elias : le moteur essentiel des actions humaines est la lutte pour le prestige.

Voici un excellent exemple de cette passion de la distance, donné par Norbert Elias, sociologue et historien, qui analyse le fonctionnement de la Cour à Versailles

(lire le texte : TXT [Norbert Elias – l'étiquette du coucher de la Reine](#))

Cet exemple est intéressant justement à cause de son absurdité. Nous sommes dans la chambre de la Reine, elle est nue, et on attend pour l'habiller que la duchesse la plus honorable arrive dans la pièce. Ici chacun est défini par la place qu'il occupe dans la hiérarchie sociale. La passion dominante est celle de l'honneur. Monter, c'est dominer plus de personnes par son prestige. Descendre, c'est être humilié. Dans ce type de société, l'être humain n'est que par ce qu'il paraît.

Au centre de ce jeu, il y a l'**ego** de chaque individu, lancé dans une lutte éperdue pour le prestige et la reconnaissance.

La philosophie de Nietzsche, elle, va plus loin. La nature la plus élevée, c'est celle de l'**ego** qui dépasse même le cadre de ce jeu social et aristocratique de la puissance. Ce qu'il veut, c'est devenir l'Etre des êtres, le **surhomme**.

3./ Il n'y a pas de nature humaine : se libérer est le souverain bien

Là encore, nous allons drastiquement changer de perspective. Platon et Kant : l'homme est spirituel. Calliclès et Nietzsche : l'homme est corps. Voyons maintenant des penseurs, Schopenhauer et le Bouddha, qui affirment qu'au fond l'homme n'est ni l'un, ni l'autre. L'homme, au fond n'est rien, et tant qu'il croira qu'il est quelque chose, il souffrira.

A) Schopenhauer : la vie humaine est à la fois insensée et insupportable

Selon Schopenhauer, la vie humaine est en réalité à la fois insensée, insignifiante, et insupportable. Cette vision pessimiste de la vie humaine vient bien sur de la façon dont il définit **l'être de l'homme**.

1 -le monde comme volonté et représentation

Nous sommes prisonniers d'une illusion lorsque nous croyons que toi et moi nous existons comme des individus, à part entière. Nous croyons à ce que Schopenhauer appelle le **principe d'individuation**. Nous nous représentons nous mêmes comme des individus, des personnes, doués chacun d'une volonté propre, ayant chacun une vie à vivre. C'est cela que Schopenhauer appelle « **le monde comme représentation** ».

Mais cette réalité n'est qu'une illusion, une apparence. Sous cette apparence il y a une réalité plus fondamentale, celle de la **Volonté**, unique, toujours la même, qui parcourt tout individu, toute être vivant. Elle est universelle, elle est le seul véritable conatus. Et nous n'en sommes que les vecteurs.

2 - l'exemple de la vie amoureuse

(lire le texte - [Schopenhauer - illusion de la recherche individuelle du bonheur](#))

Les êtres humains s'apparentent et croient que c'est l'une des grandes affaires de leur vie individuelle. Ainsi le mariage, la naissance des enfants, sont vus comme des piliers essentiels du bonheur individuel. Or en réalité, c'est simplement la Volonté aveugle qui nous pousse les uns vers les autres pour que nous nous reproduisions et permettions ainsi sa perpétuation. Notre sexualité ne nous appartient pas, nos histoires d'amour ne sont que des subterfuges, des voiles illusoires pour dissimuler le fait que nous sommes les instruments de la reproduction de l'espèce.

3 - le déséquilibre entre plaisir et douleur

(lire le texte : [Schopenhauer - déséquilibre plaisir douleur](#))

Le plaisir est bref, fugace, disparu aussitôt qu'il a été ressenti, alors qu'une douleur que nous ne calmons pas s'installe, continue de nous harceler, nous éprouve. Ce déséquilibre entre la brièveté du plaisir et la durée des souffrances de la vie fait naître chez Schopenhauer un dégoût profond de la vie humaine.

Pour le comprendre il faut bien faire la distinction entre les mots **désir, plaisir, bonheur**. Le désir, nous l'avons défini. Le bonheur, nous avons montré combien sa définition précise est impossible. Mais qu'est-ce que le plaisir ? Il s'agit d'un concept biologique. Il prend sa place à l'intérieur d'un système neuro-physiologique : **le système de la récompense**. Ce système sert à renforcer les comportements utiles à la survie et au développement de l'organisme. À chaque fois que j'éprouve du plaisir, c'est une sorte de « prime » que l'organisme verse à la conscience pour qu'elle y retourne. Si manger est un plaisir, c'est parce que par cet acte, j'apporte au corps les nutriments dont il a besoin. Si avoir des relations sexuelles est source de plaisir, c'est parce que ce comportement sert à la reproduction de l'espèce.

On comprend mieux pourquoi le plaisir ne dure pas ! Un animal qui jouirait en permanence du simple fait de vivre n'aurait pas à se démener pour échapper à ses prédateurs, ou chercher sa nourriture. Il se laisserait tranquillement dépérir. Donc toute cette mécanique du plaisir est adossée à une mécanique de la vie, qu'elle ne fait que prolonger.

Et c'est la raison principale du dégoût de Schopenhauer pour la vie : en fait notre pensée est instrumentalisée par le corps, et au-delà du corps, par le **vouloir-vivre aveugle et universel**. Nous sommes littéralement manipulés par notre corps pour servir non pas notre désir d'être heureux, mais la survie de l'espèce.

B) le bouddhisme, voie de la libération

Mais alors, comment vivre sa vie ? Le Bouddha part d'un constat similaire à celui de Schopenhauer, comme le montre l'histoire de la vie du Bouddha.

1- Siddharta Gautama : histoire de l'éveil du Bouddha

Le premier Bouddha était un jeune prince. À sa naissance, on a annoncé à son père qu'il deviendrait un des plus grands sages de l'Inde, sinon le plus grand. Mais cet oracle a déçu le père, qui voulait que son fils soit comme lui un prince, un dirigeant politique. Il a donc décidé d'éduquer son fils en le maintenant à l'écart du monde, dans son palais. Or il est arrivé qu'un jour le jeune Siddharta parvienne à sortir du palais. Se promenant dans les rues avec son vieux serviteur, il voit un homme affligé sur un brancard. Son serviteur lui apprend qu'il s'agit d'un malade. Puis il rencontre un homme épuisé, ridé, affaissé sur lui-même. Son serviteur lui apprend qu'il s'agit d'un

vieillard, et enfin il découvre un cadavre. Il en conçoit un dégoût très profond de sa vie superficielle dans le palais. À quoi bon tous ces plaisirs, si c'est pour finir par être rattrapé par la maladie, la vieillesse, et finalement la mort ?

Siddharta décide alors de tout quitter. Il abandonne le palais, et avec lui femme et enfant, et mène la vie d'un renonçant, voyageant à la recherche de maîtres de sagesse. Il s'adonne ainsi aux ascèses du Yoga pendant plus de dix ans, mais ne parvient pas à se libérer. Finalement il renonce à l'ascèse, et obtient l'illumination seul, plongé en méditation, au pied d'un arbre. Là lui est révélé le sens, ou plutôt le non sens de la vie humaine, il prend aussi conscience qu'il existe un chemin de libération. Arrivé à cette libération, il décide pourtant de revenir parmi les hommes, par compassion pour leur souffrance, et passera le reste de sa vie à enseigner ce qu'on appelle aujourd'hui la voie du Bouddha, le Bouddhisme.

2- la doctrine bouddhiste de la souffrance et de la libération

Le bouddhisme est basé sur l'enseignement de ce que le Bouddha a appelé « les 4 nobles vérités » :

1. « *Dukkha* » : le cycle éternel de la **souffrance**. Tout est souffrance. De la naissance à la mort, tout change autour de nous. Rien ne reste, tout passe. Ce qu'on a aimé disparaîtra. Vouloir persévéérer dans son être, le conatus lui-même, n'a pas de sens, puisque cet être finira par se corrompre et disparaître.
2. « *Tanha* » : l'éternelle **soif**. L'origine de la souffrance est dans le désir. Si les hommes souffrent, c'est parce qu'ils refusent la réalité universelle de « *Dukkha* ». Ils veulent croire qu'ils peuvent « réussir leur vie », obtenir ce qu'ils désirent. Dès lors, leur vie n'est qu'une course épuisante qui n'a jamais de fin.
3. « *Nirvana* » : On peut interrompre la souffrance, par l'abolition du désir. Il n'est donc pas question de rechercher plaisir, jouissance, épanouissement. Rien de tout cela n'a de sens. Mais il y a une possibilité d'atteindre la paix, jusqu'à atteindre l'**équanimité**, un état de paix, de tranquillité intérieure parfaite qui culmine dans ce que le bouddhisme appelle le *nirvana*.
4. « *Bouddha* » : l'enseignement de la **voie** juste de la libération. L'enseignement du Bouddha est la voie juste, celle qui doit être suivie pour obtenir cette libération. Le bouddha propose alors une méthode pour réussir à maîtriser le désir, et, peu à peu, l'éteindre.

RQ : Samsara et karma, pourquoi pour le Bouddha le suicide n'est certainement pas la solution ? Il s'agit d'éteindre en nous le vouloir vivre, le désir. Or cela implique de calmer le feu du désir. C'est une démarche longue, basée sur la méditation. Celui qui veut quitter cette vie immédiatement, en se suicidant, ne sera pas libéré. Dukkha, la douleur, ne mourra pas avec lui, mais se réincarnera dans le cycle éternel des renaissances. La mort violente n'est donc certainement pas la solution.

4./ la nature politique de l'être humain : la citoyenneté est le souverain bien (Aristote)

Ici aussi cette partie sera plutôt brève car elle sera reprise et développée dans le cours sur la politique. Selon Aristote, l'être humain est un animal politique. Donc il remettrait en cause toute notre réflexion sur le bonheur en affirmant que nous avons oublié l'essentiel : nous sommes des animaux sociaux, faits pour vivre ensemble, et à ce titre il y a un problème

- avec les sages comme Marc Aurèle, Sénèque : nous devons utiliser notre raison, oui mais pas avant tout pour nous détacher de notre existence. Notre intelligence doit nous servir à organiser une société la plus équilibrée possible, dotée des lois les meilleures afin que nous puissions nous établir dans un État solide et juste.

- avec Calliclès : celui-ci promeut la figure du tyran, qui est une perversion de la nature humaine. En effet le tyran est l'homme qui nie sa nature politique et s'efforce de réduire ses semblables au

rang d'esclaves serviteurs de son bon vouloir.

- avec Schopenhauer et le Bouddha : il n'y a pas de sens à se sentir déprimé par l'expérience humaine de la vie. Nous avons une nature, elle est sociale et politique, nous devons l'accomplir, et pas la fuir.

Nous entrerons dans le détail de la vision Aristotélicienne de la vie à l'occasion du cours sur la politique.

Conclusion :

En conclusion de ce cours, nous n'avons pas, finalement, une, mais plusieurs réponses à la question du sens de la vie humaine.

1. *Platon, Épicure, Marc Aurèle, Sénèque (les sagesse antiques) il faut que tu connaises ta nature, qui est raison, et que tu vives selon la raison, dans la tempérance et la maîtrise, disent Platon, Marc Aurèle, Sénèque. Le Souverain bien est la tranquillité du sage.*
2. *Kant et le christianisme (et l'Islam) il faut que tu vives dans l'espérance d'une vie future, et que tu vives cette vie là, cette vie mortelle, dans une grande rectitude morale afin de te détourner des séductions de la tentation. Le souverain bien est la bénédiction des Saints.*
3. *Calliclès et Nietzsche : il faut que tu donnes toi-même, par un acte de liberté, un sens à ta vie, que tu donnes formes à ce que tu veux être. Le souverain bien est l'exultation de la réussite et de l'auto-définition de soi.*
4. *Schopenhauer et le Bouddha : il n'y a pas de sens à cette vie, et il faut l'accepter et s'en libérer. Le Souverain Bien est l'annihilation et la paix absolue de l'état de nirvana.*
5. *Aristote : il faut que tu t'ouvres à ta nature sociale et politique, que tu t'insères à l'intérieur d'une société où tu prendras ta juste place. Le souverain bien est la vie citoyenne.*

4 voies, 4 manières de donner un sens à la vie humaine. Alors peut-on dire que ce cours a fait le tour de la question ? Je n'en suis pas si certain.

Un jour que je redescendais du Cirque de Mafate, j'ai croisé un homme, qui lui y remontait. C'était plus exactement dans le lit de la Rivière des Galets. Le chemin, en ce petit matin, était frais, paisible. L'homme, un homme vêtu simplement, modestement, remontant dans son ermitage avec son bertel sur son dos, s'arrête et nous échangeons quelques mots. Puis nous nous séparons après ces minuscules amabilités. Mais après avoir parcouru quelques dizaines de mètres, mu par une impulsion sans motif, je me retourne, l'homme aussi s'est retourné. Et il jette un mot, avec force, dans l'air du matin : « Apprécié ». Apprécie. Apprécie ta vie. Apprécie l'air du matin et la saveur de ta nourriture. Apprécie ta respiration, la vitalité de ton corps, et le simple passage des jours.

Bien sûr, cela ne suffit pas à vivre sa vie. Bien sûr, on ne peut pas, en réalité, limiter son existence à ce seul mot d'ordre. La vie est trop vaste, trop complexe, trop pleine de responsabilités, de questions, mais aussi de tristesses et de douleurs en tout genre pour que ce mot d'ordre suffise.

Mais ce mot, « Apprécié ! », qui renvoie à une très ancienne locution latine, « carpe diem », « cueille le jour » m'a rappelé que sous les vicissitudes de la vie, il y a un simple bonheur, toujours présent, invisible, parfois oublié par le deuil, la maladie, l'approche de la mort, l'échec, le désespoir, mais qui reste toujours là, le sentiment d'exister, et que cela est bon.

Dans ce cours, nous avons vu beaucoup de « il faut », nous n'avons vu que des « il faut », parce que cela tient à notre nature d'être humain, d'être pensant, d'être qui doit choisir, d'être pour qui, choisir ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas faire est absolument essentiel. Mais cet « Apprécié » jeté dans l'air frais et nouveau du petit matin disait autre chose : sache te défaire, parfois, de cette pensée qui te porte toujours au devant de toi-même. Sois, simplement. Cueille le jour. Ton humanité te rattrapera bien assez tôt.

Les textes

Schopenhauer : absurdité de la recherche individuelle du bonheur

Manifestement le soin avec lequel un insecte recherche telle fleur, ou tel fruit, ou tel fumier, ou telle viande, ou, comme l'ichneumon, une larve étrangère pour y déposer ses neufs, et à cet effet ne redoute ni peine ni danger, est très analogue à celui avec lequel l'homme choisit pour la satisfaction de l'instinct sexuel une femme d'une nature déterminée, adaptée à la sienne, et qu'il recherche si ardemment que souvent pour atteindre son but, et au mépris de tout bon sens, il sacrifie le bonheur de sa vie par un mariage insensé, par des intrigues qui lui coûtent fortune, honneur et vie, même par des crimes comme l'adultère et le viol, - tout cela uniquement pour servir l'espèce de la manière la plus appropriée et conformément à la volonté partout souveraine de la nature, même si c'est au détriment de l'individu. Partout en effet l'instinct agit comme d'après le concept d'une fin, alors que ce concept n'est pas du tout donné. La nature l'implante là où l'individu qui agit serait incapable de comprendre son but ou répugnerait à le poursuivre; aussi n'est-il, en règle générale, attribué qu'aux animaux, et cela surtout aux espèces inférieures, qui ont le moins de raison; mais il n'est guère donné à l'homme que dans le cas examiné ici, car l'homme pourrait sans doute comprendre le but, mais ne le poursuivrait pas avec toute l'ardeur indispensable, c'est-à-dire même aux dépens de son bonheur personnel. Aussi, comme pour tout instinct, la vérité prend ici la forme de l'illusion, afin d'agir sur la volonté. C'est un mirage voluptueux qui leurre l'homme, en lui faisant croire qu'il trouvera dans les bras d'une femme dont la beauté lui agrée, une jouissance plus grande que dans ceux d'une autre; ou le convainc fermement que la possession d'un individu unique, auquel il aspire exclusivement, lui apportera le bonheur suprême. Il s'imagine alors qu'il consacre tous ses efforts et tous ses sacrifices à son plaisir personnel, alors que tout cela n'a lieu que pour conserver le type normal de l'espèce, ou même pour amener à l'existence une individualité tout à fait déterminée, qui ne peut naître que de ces parents-là".

Arthur Schopenhauer, Métaphysique de l'Amour

Schopenhauer : le déséquilibre entre plaisir et douleur

Nous sentons la douleur, mais non l'absence de douleur ; le souci, mais non l'absence de souci ; la crainte, mais non la sécurité. Nous ressentons le désir, comme nous ressentons la faim et la soif ; mais le désir est-il rempli, aussitôt il en advient de lui comme de ces morceaux goûts par nous et qui cessent d'exister pour notre sensibilité, dès le moment où nous les avalons. Nous remarquons douloureusement l'absence des jouissances et des joies, et nous les regrettons aussitôt ; au contraire, la disparition de la douleur, quand même elle ne nous quitte qu'après longtemps, n'est pas immédiatement sentie, mais tout au plus y pense-t-on parce qu'on veut y penser, par le moyen de la réflexion. Seules, en effet, la douleur et la privation peuvent produire une impression positive et par là se dénoncer d'elles-mêmes : le bien-être, au contraire, n'est que pure négation. Aussi n'appréciions-nous par les trois plus grands biens de la vie, la santé la jeunesse et la liberté, tant que nous les possédons. Pour en comprendre la valeur, il faut que nous les ayons perdus, car il sont aussi négatifs. Que notre vie était heureuse, c'est ce dont nous ne nous apercevons qu'au moment où ces jours heureux ont fait place à des jours malheureux. Autant les jouissances augmentent, autant diminue l'aptitude à les goûter : le plaisir devenu habitude n'est plus éprouvé comme tel. Mais par là même grandit la faculté de ressentir la souffrance ; car la disparition d'un plaisir habituel cause une impression douloureuse. Ainsi la possession accroît la mesure de nos besoins, et du même coup la capacité de ressentir la douleur. Le cours des heures est d'autant plus rapide qu'elles sont plus agréables, d'autant plus lent qu'elles sont plus pénibles. Car le chagrin, et non le plaisir, est l'élément positif, dont la présence se fait remarquer. De même nous avons conscience du temps dans les moments d'ennui, non dans les instants agréables. Ces deux faits prouvent que la partie la plus heureuse de notre existence est celle où nous la sentons le moins ; d'où il suit qu'il vaudrait mieux pour nous ne pas la posséder.

Schopenhauer, le Monde comme Volonté et comme Représentation

Platon : tirade de Calliclès

Calliclès : Veux-tu savoir ce que sont le beau et le juste de nature? hé bien, je vais te le dire franchement! Voici, si on veut vivre comme il faut, on doit laisser aller ses propres passions, si grandes soient-elles, et ne pas les réprimer. Au contraire, il faut être capable de mettre son courage et son intelligence au service de si grandes passions et de les assouvir avec tout ce qu'elles peuvent désirer. Seulement, tout le monde n'est pas capable, j'imagine, de vivre comme cela. C'est pourquoi la masse des gens blâme les hommes qui vivent ainsi, gênée qu'elle est de devoir dissimuler sa propre incapacité à le faire. La masse déclare donc bien haut que le dérèglement -j'en ai déjà parlé- est une vilaine chose. C'est ainsi qu'elle réduit à l'état d'esclaves les hommes dotés d'une plus forte nature que celle des hommes de la masse; et ces derniers, qui sont eux-mêmes incapables de se procurer les plaisirs qui les combleraient, font la louange de la tempérance et de la justice à cause du manque de courage de leur âme. (...) (les hommes qui exercent le pouvoir) sont des hommes qui peuvent jouir de leurs biens, sans que personne y fasse obstacle, et ils se mettraient eux-mêmes un maître sur le dos, en supportant les lois, les formules et les blâmes de la masse des hommes! Comment pourraient-ils éviter, grâce à ce beau dont tu dis qu'il est fait de justice et de tempérance, d'être réduits au malheur, s'ils ne peuvent pas, lors d'un partage, donner à leurs amis une plus grosse part qu'à leurs ennemis, et cela, dans leurs propres cités, où eux-mêmes exercent le pouvoir! Ecoute, Socrate, tu prétends que tu poursuis la vérité, eh bien, voici la vérité : si la facilité de la vie, le dérèglement, la liberté de faire ce qu'on veut, demeurent dans l'impunité, ils font la vertu et le bonheur! Tout le reste, ce ne sont que des conventions, faites par les hommes, à l'encontre de la nature. Rien que des paroles en l'air, qui ne valent rien!

Platon, Le Gorgias

Platon : l'anneau de Gygès

Les hommes prétendent que, par nature, il est bon de commettre l'injustice et mauvais de la souffrir, mais qu'il y a plus de mal à la souffrir que de bien à la commettre. Aussi, lorsque mutuellement ils la commettent et la subissent, et qu'ils goûtent des deux états, ceux qui ne peuvent point éviter l'un ni choisir l'autre estiment utile de s'entendre pour ne plus commettre ni subir l'injustice. De là prirent naissance les lois et les conventions, et l'on appela légitime et juste ce que prescrivait la loi. Voilà l'origine et l'essence de la justice: elle tient le milieu entre le plus grand bien – commettre impunément l'injustice – et le plus grand mal – la subir quand on est incapable de se venger. Entre ces deux extrêmes, la justice est aimée non comme un bien en soi, mais parce que l'impuissance de commettre l'injustice lui donne du prix. En effet, celui qui peut pratiquer cette dernière ne s'entendra jamais avec personne pour s'abstenir de la commettre ou de la subir, car il serait fou. Telle est donc Socrate, la nature de la justice, et telle son origine, selon l'opinion commune.

Maintenant, que ceux qui la pratiquent agissent par impuissance de commettre l'injustice, c'est ce que nous sentirons particulièrement bien si nous faisons la supposition suivante. Donnons licence au juste et à l'injuste de faire ce qu'ils veulent; suivons les et regardons où, l'un et l'autre, les mène le désir. Nous prendrons le juste en flagrant délit de poursuivre le même but que l'injuste, poussé par le besoin de l'emporter sur les autres: c'est ce que recherche toute nature comme un bien, mais que, par loi et par force, on ramène au respect de l'égalité. La licence dont je parle serait surtout significative s'ils recevaient le pouvoir qu'eut jadis, dit-on, l'ancêtre de Gygès le Lydien. Cet homme était un berger, au service du roi qui gouvernait alors la Lydie. Un jour, au cours d'un violent orage, accompagné d'un séisme, le sol se fendit et il se forma une ouverture béante près de l'endroit où il faisait paître son troupeau. Plein d'étonnement, il y descendit, et (...) vit un cheval de bronze creux, percé de petites portes; s'étant penché vers l'intérieur, il y aperçut un cadavre de taille plus grande, semblait-il, que celle d'un homme, et qui avait à la main un anneau d'or, dont il s'empara; puis il partit sans prendre autre chose. Or, à l'assemblée habituelle des bergers qui se tenait chaque mois pour informer le roi de l'état de ses troupeaux, il se rendit portant au doigt cet anneau. Ayant pris place au milieu des autres, il tourna par hasard le chaton de la bague vers l'intérieur de sa main; aussitôt il devint invisible à ses voisins qui parlèrent de lui comme s'il était parti. Étonné, il mania de nouveau la bague en tâtonnant, tourna le chaton en dehors et, ce faisant, redevint visible. S'étant rendu compte de cela, il répéta l'expérience pour voir si l'anneau avait bien ce pouvoir; le même prodige se reproduisit: en tournant le chaton en dedans, il devenait invisible, en dehors, visible. Dès qu'il fut sûr de son fait, il fit en sorte d'être au nombre des messagers qui se rendaient auprès du roi. Arrivé au palais, il séduisit la reine, complota avec elle la mort du roi, le tua, et obtint ainsi le pouvoir.

Si donc il existait deux anneaux de cette sorte, et que le juste reçut l'un, l'injuste l'autre, aucun, pense-t-

on, nul ne serait de nature assez adamantine¹ pour persévéérer dans la justice et pour avoir le courage de ne pas toucher au bien d'autrui, alors qu'il pourrait prendre sans crainte ce qu'il voudrait sur la place publique, s'introduire dans les maisons pour s'unir à qui lui plairait, tuer les uns, briser les fers des autres et faire tout à son gré, devenu l'égal d'un dieu parmi les hommes. (...)

Et l'on citerait cela comme une grande preuve que personne n'est juste volontairement, mais par contrainte, la justice n'étant pas un bien individuel, puisque celui qui se croit capable de commettre l'injustice la commet.

Platon, La République, livre 2

Nietzsche : l'homme de proie, moteur de l'histoire

La vérité est dure. Il nous faut regarder froidement comment n'importe quelle civilisation supérieure a *commencé* sur cette terre. Des hommes encore tout proches de la nature, des barbares dans tout ce que ce mot comporte d'effroyable, des hommes de proie encore en possession d'une volonté intacte et d'appétits de puissance inentamés se sont jetés sur des races plus faibles, plus policées, plus paisibles, des races soit commerçantes soit pastorales, ou sur de vieilles civilisations usées qui dilapidaient leurs dernières énergies en d'étincelants et mortels feux d'artifice. La caste aristocratique fut toujours d'abord, la caste des barbares : sa supériorité ne résidait pas avant tout dans sa force physique, mais dans sa force spirituelle ; ils étaient *plus complètement* des hommes.

Nietzsche, Par delà Bien et Mal

Norbert Elias : le bonheur ? Chercher à tout prix à maintenir son rang

Il ne se rendait pas à la cour parce qu'il dépendait du roi, mais il acceptait sa dépendance par rapport au roi parce que seule la vie à la cour et au sein de la société de cour lui permettait de maintenir son isolement social par rapport aux autres, gage du salut de son âme, de son prestige d'aristocrate de la cour, en d'autres mots, de son existence sociale et de son identité personnelle.

Le lever de la reine se déroulait selon un cérémonial calqué sur celui du lever du roi. La dame d'honneur de service avait le droit de passer à la reine sa chemise. La dame du palais lui mettait le jupon et la robe. Si, par hasard, une princesse de la famille royale survenait, c'était elle qui se chargeait de la cérémonie de la chemise. Or, une fois, la reine ayant été dévêtuée par ses dames, la camériste présenta la chemise à la dame d'honneur pour que celle-ci la passât à la reine. A ce moment, la duchesse d'Orléans entra dans la chambre. La dame d'honneur rendit la chemise à la camériste, qui s'apprêtait à la confier à la duchesse, lorsqu'une dame d'un rang plus élevé, la comtesse de Provence, survint. Aussitôt, la chemise repassa dans les mains de la camériste qui la donna à la comtesse de Provence ; c'est à elle que revint l'honneur d'en vêtir la reine. Pendant que ces dames se passaient et repassaient la chemise, la reine attendait, nue comme Eve, la fin de la cérémonie. (...)

Il n'est pas sans intérêt de voir d'un peu plus près ces structures cérémoniales. Car c'est précisément dans de tels contextes qu'on aperçoit les particularités des contraintes que des hommes engagés dans des relations sociales s'infligent les uns aux autres. L'exemple cité plus haut montre que l'étiquette et le cérémonial ont été transformés en un « mouvement perpétuel » fantôme, actionné – comme un moteur inépuisable – par la lutte pour les chances de rang et de puissance menée par des hommes soucieux de se maintenir face à leurs pairs et à la masse des exclus, ainsi que par leur désir d'une hiérarchisation rigoureuse du prestige. En dernière analyse, c'est bien la nécessité de cette lutte pour les chances de puissance, de rang et de prestige toujours menacées qui poussait les intéressés, en raison même de la structure hiérarchisée du système de domination, à obéir à un cérémonial ressenti par tous comme un fardeau. Aucune des personnes composant le groupe n'avait la possibilité de mettre en route une réforme. La moindre tentative de réforme, la moindre modification de structures aussi précaires que tendues aurait infailliblement entraîné la mise en question, la diminution ou même l'abolition des droits et priviléges d'individus ou de

1 Qui a la dureté et la pureté du diamant.

familles. Une sorte de tabou interdisait à la couche supérieure de cette société de toucher à de telles chances de puissance, et encore bien moins de les supprimer. Toute tentative dans ce sens aurait mobilisé contre elle de larges couches de privilégiés qui craignaient, peut-être pas à tort, que les structures du pouvoir qui leur conférait ces priviléges ne fussent en danger de céder ou de s'effondrer si on touchait au moindre détail de l'ordre établi. Ainsi rien ne fut changé. (...)

On détestait l'étiquette, mais il était impossible de s'en écarter, non seulement parce que le roi l'imposait, mais parce que l'existence sociale des personnes qu'elle touchait en dépendait. Ainsi dans les engrenages du mécanisme de la cour, la volonté des uns de s'imposer suscitait cette même volonté chez les autres. Lorsqu'un système bien équilibré de priviléges est parvenu à une certaine stabilité, aucun des privilégiés ne peut s'en évader sans ébranler les fondements mêmes de son existence personnelle et sociale. Les privilégiés, prisonniers des filets qu'ils se jetaient réciproquement, se maintenaient pour ainsi dire les uns les autres dans leurs positions, même s'ils ne supportaient qu'à contre-coeur le système. La pression que les inférieurs ou les moins privilégiés exerçaient sur eux les forçaient à défendre leurs priviléges. Et *vice versa* : la pression d'en haut engageait les désavantagés à s'en affranchir en imitant ceux qui avaient accédé à une position plus favorable ; en d'autres termes, ils entraient dans le cercle vicieux de la rivalité de rang.

Norbert Elias, la Société de Cour

Sénèque : l'homme sage cultive son âme, pas son corps

Prends soin, principalement, de la santé de ton âme, et en second lieu de celle de ton corps, car celle-ci vient après la santé de l'âme et elle ne te coûtera pas grand chose si tu veux être en bonne santé. Il est sot, en effet, mon cher Lucilius, et très peu convenable pour un homme cultivé de s'occuper à faire de la musculation, à s'élargir la nuque et à se fortifier les pectoraux. Quand tu auras eu la chance de grossir et que tes muscles auront gonflé, jamais tu n'égaleras les forces ni le poids d'un bœuf gras ! Pire encore, sous le poids de ce corps trop muscleux, l'âme est étouffée, et rendu moins agile. C'est pourquoi, autant que tu le peux, assigne une limite à ton corps, et libère ton âme.

Sénèque, Lettre à Lucilius

La Bhagavad Gita : le sens de la vie est de dépasser les limites de l'ego et de s'ouvrir à l'universel.

VERSET 9.11 : Ceux qui sont dans l'erreur me méprisent logé dans le corps humain, parce qu'ils ne savent pas Ma suprême nature d'être, à moi qui suis le Seigneur de toutes les existences.

Le mental de l'être humain mortel est égaré parce que dans son ignorance, il s'arrête aux voiles et se fie aux apparences ; il ne voit que le corps humain extérieur, le mental humain, la manière humaine de vivre, et ne saisit aucun éclair libérateur de la Divinité logée en la créature. Il ne reconnaît pas la Divinité qui est au-dedans de lui et ne peut la voir dans les autres hommes, et bien que le divin se manifeste en l'humain il reste aveugle ou méprise la Divinité voilée. Et s'il ne la reconnaît pas dans la créature vivante, encore moins peut-il la voir dans le monde extérieur qu'il regarde de sa prison – son ego, son moi qui le sépare des autres êtres. Il ne voit pas Dieu dans l'univers ; il ne sait rien du Divin suprême qui est maître de ces plans pleins d'existence diverses et qui demeure en elles. Il est aveugle à la vision par laquelle tout dans le monde devient divin et par laquelle l'âme elle-même s'éveille à sa propre divinité inhérente et devient comme le Divin, partie du Divin. Ce qu'il voit aisément, en vérité – et s'y attache avec passion – c'est seulement la vie de l'ego pourchassant les choses finies, pour elles-mêmes et pour la satisfaction de l'appétit terrestre de l'intellect, du corps et des sens. Ceux qui se sont abandonnés trop entièrement à cette poussée vers l'extérieur, tombant aux mains de la nature inférieure, se cramponnent à elle et sur elle s'appuient. Ils deviennent la proie du désir, qui sacrifie toute chose à la satisfaction violente et démesurée de son ego vital séparé, et fait de lui le dieu sombre de sa volonté, de sa pensée, de son action et de sa jouissance. (...)

Mais vivre constamment dans cette conscience séparatrice de l'ego et en faire le centre de toutes nos activités, c'est se méprendre entièrement sur la vraie conscience de soi. Le charme que jette sur les instruments, mal dirigés de l'esprit cette conscience de l'ego est un enchantement qui oblige la vie à tourner en cercle sans aucun profit. (...) C'est une fausse connaissance qui voit le phénomène, mais

passe à côté de la vérité du phénomène, un espoir aveugle qui court après l'éphémère, mais manque l'éternel, une action stérile dont tout profit est annulé par une perte, et qui se solde par un labeur sans fin de Sisyphe.

VERSET 9.13 : Ceux dont l'âme est grande, qui demeurent dans la nature divine, ceux-là Me connaissent comme l'impérissable, origine de toutes existences, et, Me connaissant tel, ils se tournent vers Moi d'un amour unique et entier.

Ceux dont l'âme est grande, qui s'ouvrent à la lumière et à l'ampleur de la nature la plus divine dont l'homme soit capable, sont seuls sur le chemin, étroit au commencement, à la fin inexprimablement large, qui mène à la libération et à la perfection. C'est la croissance de Dieu en l'homme qui est la véritable tâche de l'homme. À mesure de cette croissance, le voile tombe, et l'âme en vient à voir le sens plus vaste de l'action et la vérité réelle de l'existence. L'œil s'ouvre au divin en L'homme, au divin dans le monde. (...) Aussi, quand cette vision, cette connaissance se saisit de l'âme, l'aspiration de toute la vie devient un amour sans bornes et une adoration insondable du Divin et de l'Infini. La conscience s'attache uniquement à l'éternel, au spirituel, au vivant, à l'universel, au réel.

Bhagavad Gita, commentée par Shri Aurobindo